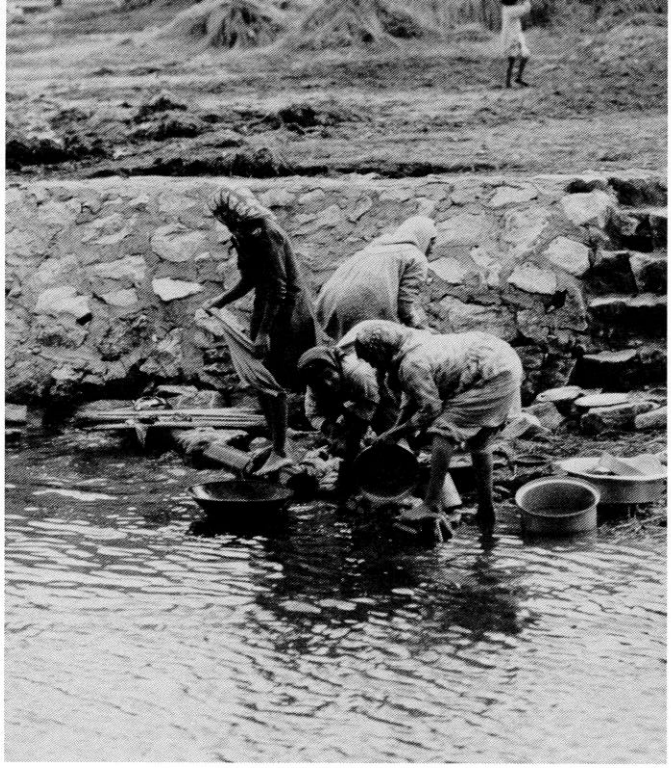

Jack Redden

LA FEMME ET SA FÉCONDITÉ

par MICHELLE HIBLER

« Être une femme, cela n'a rien de bien réjouissant. Je ne regrette pas de m'être mariée, mais les femmes ont beaucoup de travail à faire, surtout lorsqu'elles se marient. Les enfants vous occupent beaucoup. Le travail qu'on fait pour eux n'est pas fatigant, mais de faire beaucoup de chose à la maison et d'en avoir beaucoup à faire, c'est fatigant et les hommes ne s'intéressent pas beaucoup à cela...»

Ainsi parlait une vieille femme d'un village du Kenya au cours d'une entrevue réalisée par les chercheurs du Office of International Science de l'Association américaine pour l'avancement des sciences (AAAS). Le projet, appelé officiellement "L'ethnographie de la reproduction", visait à étendre les connaissances relatives à l'impact du développement sur les femmes et sur la démographie.

Les études portant sur la place des femmes dans la société et sur la fécondité se sont multipliées au cours des dernières années. À mi-chemin dans la Décennie des femmes, certaines de ces études commencent à produire des résultats — autant de renseignements sur le rôle des femmes dans la société, sur leurs espoirs et leurs aspirations et sur la manière et le pourquoi des décisions qu'elles prennent quant à la taille de la famille. Toutes ces études mettent en lumière la complexité des raisons expliquant les décisions relatives à la fécondité.

Les démographes avaient presque toujours supposé, — et cela se manifestait dans les programmes démographiques — que la fécondité était une chose foncièrement irrationnelle. Si ce mythe commence à se dissiper, c'est en partie qu'on reconnaît un caractère pratique aussi bien que psychologique à la motivation qui soustend l'éducation des enfants.

On reconnaît aujourd'hui que les femmes, tout comme les hommes, ont besoin de relever un défi et de connaître le sentiment de la réussite dans leur vie. Trop de femmes ne trouvent cela que dans la maternité. En isolant les femmes du grand courant de la vie économique, sociale et politique, bien des cultures ne leur ont donné d'autre possibilité que celle d'élever des enfants et en les empêchant d'accéder à l'instruction,à l'emploi et à la vie communautaire, ces cultures écartent peut-être les principales possibilités de succès des programmes démographiques.

LE FACTEUR INSTRUCTION

La sagesse traditionnelle veut que, si les femmes avaient moins d'enfants, elles seraient libres de poursuivre leur instruction et de s'insérer dans la population active. On comprend maintenant que c'est peut-être là prendre les choses du mauvais côté : peut-être l'instruction et l'emploi sont-ils en fait les facteurs déterminants de la fécondité plutôt que l'inverse.

Le nombre d'années de scolarité de la femme est l'élément le plus apparent et le plus facile à mesurer des facteurs de la fécondité. C'est pourquoi de nombreux planificateurs ont crû à l'instruction comme moyen de régler rapidement le problème démographique. De nombreuses études confirment effectivement que, en général, plus les femmes sont instruites moins elles ont d'enfants. En Turquie, par exemple, on a constaté que les femmes illettrées ont, en moyenne, 4,1 enfants, alors que les diplômées d'études primaires en ont 2,6.

On ne comprend pas encore parfaitement l'interaction de l'instruction et de la fécondité. L'instruction expose les femmes à des informations nouvelles et en les tirant de leur milieu familial, elle peut modifier l'image qu'elles se font d'elles-mêmes et favoriser ainsi des valeurs et des aspirations différentes. Elle peut retarder le moment du mariage et, dans certains cas, l'empêcher entièrement en diminuant les perspectives matrimoniales. Elle peut ouvrir la possibilité d'un emploi hors du foyer et déclencher la mobilité sociale et spatiale.

L'alphabétisation facilite certes la diffusion de l'information sur le contrôle des naissances et fait mieux connaître et comprendre les diverses méthodes contraceptives. Dans une étude réalisée en Turquie et commanditée par le CRDI, on a constaté que les femmes instruites utilisent les moyens contraceptifs plus que leurs concitoyennes non instruites et qu'elles les utilisent d'une manière plus efficace.

LE TRAVAIL RÉMUNÉRÉ

Plus la femme est instruite, plus il est probable qu'elle travaille hors de son

domicile. Mais comment le fait de travailler exerce-t-il une influence sur la fécondité? La théorie qui domine actuellement, c'est que plus il est difficile que la femme s'occupe de ses enfants et de son foyer tout en travaillant, moins elle aura d'enfants.

La participation au monde moderne du travail semble confirmer cette opinion puisque la plupart des emplois urbains sont incompatibles avec le soin des enfants. Ils exposent aussi les femmes à de nouvelles idées et au contact d'autres personnes, les soustraient à l'influence familiale et les aident à modifier les rôles familiaux en incitant à une participation accrue des maris aux tâches domestiques. Des études financées par le Centre et portant sur la valeur des enfants dans huit pays différents ont confirmé que l'emploi de la femme affecte le prestige de celle-ci au sein de la famille, ce qui, en retour, infléchit les décisions et les désirs de la femme au sujet de sa fécondité. On a aussi constaté, toutefois, que le lieu de travail et le type d'emploi constituaient des facteurs plus importants que le seul fait de travailler.

En pratique, cependant, la plupart des femmes des pays en développement pratiquent des occupations traditionnelles qui semblent exercer peu d'effets sur la fécondité puisqu'elles n'entrent pas en conflit avec le soin des enfants.

LA VILLE

L'urbanisation augmente les possibilités d'instruction et d'emploi. Mais, si pour certaines la vie urbaine libère des contraintes et des traditions de la vie rurale, d'autres se trouvent alors privées de l'aide de la famille étendue pour le soin des enfants et doivent faire face à une nouvelle et plus rigide division du travail.

En Corée, une étude portant sur l'influence qu'a exercée le changement du rôle des femmes survenu depuis 1945 sur le comportement en matière de fécondité a abouti à la conclusion qu'une certaine urbanisation — au niveau des petites villes — modifiait la participation des conjoints aux principales tâches domestiques et à la prise des décisions. Plus le rôle de la femme est "moderne" — tel qu'elle le perçoit et du point de vue de la participation aux décisions — moins, en général, elle a d'enfants.

On a constaté que l'instruction et l'expérience du monde du travail constituent les principaux facteurs des attitudes modernes sur le rôle des conjoints et l'égalité du mari et de la femme dans la prise des décisions. Cela s'est vérifié également en Argentine et au Paraguay, où l'on a constaté que l'instruction neutralise les effets négatifs du mari et des enfants sur la participation à la population active.

DROITS ET RÉALITÉS

L'élément le plus important que l'on trouve dans l'équation de la fécondité est pourtant sans doute le pouvoir ou les droits que possède la femme au sein de la famille.

Dans beaucoup de pays et de sociétés, les femmes vivent dans l'inégalité dès le moment de leur naissance : la naissance d'une fille est souvent accueillie avec déception, comme l'indique un vieux proverbe coréen : «Une fille vous déçoit doublement : quand elle naît puis quand elle se marie». Le peu d'estime où l'on tient le rôle traditionnel des femmes et le peu d'occasions qui sont données à celles-ci d'adopter de nouveaux rôles démontre que l'on n'estime pas à sa juste valeur leur apport au bien-être familial.

Nées dans l'inégalité, les filles grandissent dans cet état. Lorsqu'il y a pénurie d'aliments, il a été démontré qu'elles la ressentent plus tôt, plus souvent et plus durement que leurs frères. Moins de filles fréquentent l'école, et s'il y a maintenant plus de femmes qui font des études, elles représentent toujours les deux tiers des analphabètes du monde.

Les filles se marient aussi dans l'inégalité. Bien que la plupart des pays aient fixé un âge légal minimum du mariage, les filles, dans les sociétés traditionnelles, se marient souvent très jeunes et elles épousent un partenaire choisi par leurs parents. Comme les maris sont habituellement plus âgés, l'état de subordination de la femme se trouve encore aggravé. Jusque dans des sociétés moins traditionnelles et urbanisées, en Argentine, par exemple, on a constaté que l'existence d'un mari exerce un puissant effet négatif sur la participation des femmes à la population active, qu'elles aient des enfants ou non.

Les femmes sans instruction et sans emploi qui font partie des sociétés dominées par les hommes contrôlent bien peu de ressources à part leurs enfants. Un grand nombre d'enfants, c'est pour elles le meilleur moyen de réaliser leurs objectifs, aussi bien économiques que sociaux. Comme leurs autres activités sont négligées et sous-évaluées, l'éducation des enfants devient pour les femmes le principal moyen d'acquérir du prestige. Tant qu'il n'existe pas de rôles de remplacement acceptables, il serait vain de penser que leur fécondité puisse changer.

Ce serait aussi faire preuve de naïveté que de penser qu'on puisse changer un élément de la société tel que la condition féminine sans qu'il se produise aussi une évolution sociale importante dans d'autres domaines. Les responsables politiques ne peuvent faciliter les changements en cours qu'en faisant disparaître les obstacles qui s'opposent trop manifestement à l'accès des femmes à l'instruction, au travail et à l'autonomie personnelle.

À mesure qu'on en apprend davantage sur l'interaction entre les rôles joués par les femmes et leur fécondité, il devient manifeste qu'il n'existe pas de variable unique sur laquelle on puisse jouer pour obtenir une transition démographique. Au lieu de se demander comment empêcher les femmes d'avoir des familles nombreuses, les démographes devraient se demander comment faire pour leur permettre d'avoir moins d'enfants. □

HAUTE-VOLTA 80 p. 100 DES TRAVAUX

En Haute-Volta un programme de dix ans visant l'égalité d'accès des femmes et des jeunes filles à l'éducation était lancé, en 1967, avec l'appui de l'Unesco et du Programme des Nations Unies pour le développement. Il devait créer les conditions permettant l'éducation des femmes dans des zones rurales reculées et mettre sur pied des programmes éducatifs contribuant au développement rural.

Des données sur les obstacles à l'éducation ont été recueillies et des programmes expérimentaux mis en oeuvre pour alléger les travaux féminins, améliorer les conditions sanitaires et le niveau de vie.

Les chercheurs ont découvert que les femmes voltaïques assument 80 p.100 des travaux domestiques : culture des champs, préparation des aliments, soins du bétail, vente au marché, collecte du bois de feu et de l'eau, projets communautaires, soin des enfants et même construction des maisons. En moyenne, les femmes Mossi n'ont que 80 minutes à elles sur les 14 heures de leur journée de travail normale. Dans les ménages polygames, les femmes ont un peu plus de temps libre, certaines tâches étant partagées entre les épouses.

L'âge de la femme n'influence pas le temps consacré au travail puisque dès l'âge de sept ans les fillettes s'occupent plus de cinq heures par jour aux travaux ménagers. Leurs frères, par contre, travaillent moins d'une heure.

De plus, les chercheurs ont constaté que l'accès aux techniques modernes n'avait pas les effets attendus. Là où des minoteries ont été installées, dans le but de leur épargner les tâches exténuantes du décorticage et pilage du grain, les femmes ne s'en servaient que quand elles étaient trop fatiguées ou trop occupées, et ne représentait pas pour elles une véritable économie de temps.

Le CRDI a subventionné plus de 20 projets de recherche visant à accroître la connaissance des facteurs régissant la fécondité en Afrique, en Asie et en Amérique latine.